91085

2

ROSALINDE

OU

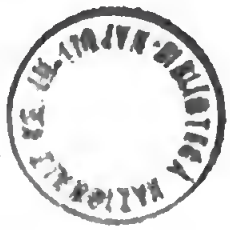
NE JOUEZ PAS AVEC L'AMOUR

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

MM. LAMBERT THIBOUST et AURÉLIEN SCHOLL

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 1er juillet 1859.



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

Représentations, traduction et reproduction réservées.

1859

Digitized by Google

PERSONNAGES :

LÉLIO	MM.	DUPUIS.
LE MARQUIS MAXIME DE CHASTENAY. .		P. BERTON.
ROSALINDE, danseuse.	Mmes	MARQUET.
NANINE, sa fille de chambre		MARIE LAMBERT
UN COCHER.		
DOMESTIQUES.		

La scène se passe en 1760.

S'adresser, pour la musique, à M. JUBIN, bibliothécaire-copiste, et pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. HÉROLD, régisseur de la scène, au Gymnase.

Digitized by Google

ROSALINDE

OU

NE JOUEZ PAS AVEC L'AMOUR

Boudoir coquet. Porte au fond; fenêtre au fond, dans un pan coupé à droite; porte dans le pan coupé à gauche; une petite porte masquée à droite, premier plan; cheminée à gauche; petit guéridon couvert d'un tapis contre le mur, en avant de la cheminée; deux canapés, chaises, etc.; petite table contre le mur à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

NANINE, UN DOMESTIQUE, puis ROSALINDE.

Au lever du rideau, Nanine tisonne le feu, pendant que deux domestiques finissent de dresser une table toute servie près de la fenêtre. Une lampe sur la cheminée.

NANINE.

N'avez-vous rien oublié?

LE DOMESTIQUE.

Rien, mademoiselle.

NANINE.

Voyons, perdreau truffé à la maréchale... glace à la Soubise, ananas, dessert d'automne, c'est bien... (Bruit de voiture.) Ah! voilà mademoiselle.

LE DOMESTIQUE.

Est-ce que mademoiselle a dansé ce soir ?

NANINE.

Certainement, dans le ballet des Heures de M. d'Auberval. Elle a mimé l'heure du berger.

(Minuit sonne.—Entre Rosalinde avec son rouge, ses mouches et le costume de son rôle.)

ROSALINDE, s'asseyant à droite sur le canapé.

Ouf ! ah ! je suis morte. (D'un ton dolent.) Nanine, mon enfant, une larme de vin de Chypre.

(Elle boit, Nanine fait signe au domestique de sortir.)

NANINE.*

Cela va-t-il mieux, mademoiselle ?

ROSALINDE.

Non, je suis bien souffrante, va... je sens que je vais mourir, ma pauvre enfant... Demain, tu te lèveras avant le jour tu iras me quérir un notaire, et me l'amèneras, afin que je lui dicte mon testament.

NANINE.

Oh !

ROSALINDE, changeant de ton.

Tu ne sais pas !... j'ai dansé comme un ange ce soir, j'ai eu un succès délirant. (Se levant et jetant sa mante au hasard.) Que dis-tu de mon costume ?

NANINE.

Oh ! quel bijou !

* Nanine, Rosalinde.

ROSALINDE.

Et lui, il était là.

NANINE.

Lélio ?

ROSALINDE.

Non. Il me regardait et toute son âme était dans ses yeux.

NANINE.

Lélio ?

ROSALINDE.

Non. Il m'a envoyé des bonbons et un sonnet.

NANINE.

Lélio ?

ROSALINDE.

Non, non, tu m'agaces avec ton Lélio, je te parle de Maxime.

NANINE.

Quoi, monsieur Maxime de Chastenay, un enfant!

ROSALINDE.

Un enfant !... dix-huit ans et colonel ! on le présente demain à son régiment, timide comme une ingénue, gauche comme un poëte, confiant comme l'innocence. Si tu savais comme il tremblait quand je lui ai glissé dans la main la petite clé d'or qui ouvre cette porte.

(Elle montre la porte masquée, premier plan.)

NANINE.

Comment ?

ROSALINDE.

Mais oui, il va venir souper tout à l'heure.

Digitized by Google

NANINE.

Ah ! mais, mademoiselle...

ROSALINDE.

Eh bien ?

NANINE.

Je croyais...

ROSALINDE.

Parle donc.

NANINE.

Je croyais que c'était M. Lélio qui soupait.

ROSALINDE.

Folle ! (Allant à la table.) Il y a des perdreaux ?

NANINE.

Oui.

ROSALINDE.

Tu sais bien que Lélio n'aime que les bécassines.

NANINE.

C'est vrai !

ROSALINDE, à part.

Cette fille est sotte.

(Elle va vers la cheminée.)*

NANINE.

Mais, mademoiselle, si monsieur Lélio venait ?

ROSALINDE.

Impossible, il joue à Versailles devant la cour et la jeune dauphine ; d'ailleurs, c'est fini, Nanine, je ne l'aime plus.

NANINE.

Il était si gai, si amusant, il m'embrasse toujours.

* Rosalinde, Nanine.

Digitized by Google

ROSALINDE.

Certes, il a des qualités, mais un histrion de la Comédie-Italienne, un baladin... ah ! Et puis, te l'avouerai-je, je suis revenue des amoureux qui me font rire... Trop de gaieté chez un amant, c'est triste.

NANINE.

Il fallait rompre.

ROSALINDE.

C'était bien mon intention. Il y a trois jours, je suis allée à la Comédie pour voir Lélio et lui dire son fait; il jouait le Leandre d'*Arlequin roi de Serendib*, il avait un pourpoint cerise, un col en point d'Angleterre, et sur l'oreille un feutre garni d'un éclatant panache; il se tenait ainsi la main sur la garde de sa rapière victorieuse, la moustache en crocs, le regard insolent.

NANINE.

Et ce soir-là, mademoiselle a commandé des bécassines.

ROSALINDE.

Oui, mais je ne l'aime plus... un homme qui ne croit pas à la vertu des femmes, c'est bien fini.

NANINE.

Alors il fallait lui redemander la petite clé afin de la donner à monsieur de Chastenay.

ROSALINDE.

Que tu es simple, puisque j'en avais deux.

NANINE.

C'est vrai !

ROSALINDE, à part.

Cette fille est sotte.

NANINE.

C'est égal, mademoiselle, il y a une chose que les femmes ne savent pas.

ROSALINDE.

Laquelle, mon enfant?

NANINE.

Rompre, dire franchement et bien en face : « Je ne vous aime plus. »

ROSALINDE.

Les hommes ne croient jamais ces choses-là. (On entend une clef tourner dans la serrure.) * Chut, écoute... c'est lui...

(Un silence. La clef tourmente toujours la serrure.)

NANINE.

Qui lui?

ROSALINDE.

Maxime.

NANINE.**

Le pauvre petit... il ne sait même pas ouvrir une porte.

ROSALINDE.

Nanine, je crois que mon cœur bat... Tiens, donne-moi ta main, le sens-tu battre?

NANINE.

Non, madame.

ROSALINDE.

Je suis si fatiguée.

(La porte s'ouvre, Maxime paraît.)

* Nanine, Rosalinde.
** Rosalinde, Nanine.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXIME.

ROSALINDE.*

Maxime.

MAXIME, s'arrête timidement près du seuil.

Mademoiselle.

ROSALINDE.

Ah! grands dieux! mais il est mouillé.

MAXIME.

Oui, la pluie m'a surpris, je n'ai pas voulu faire arrêter mon carrosse à votre porte, par crainte de vous compromettre, mademoiselle.

ROSALINDE.

Nanine, prends vite son chapeau, débarrasse-le de son manteau; venez près de ce feu.

MAXIME.**

Vous êtes bonne.

(Nanine place le manteau et le chapeau sur une chaise, devant la cheminée, presque au milieu du théâtre.)

ROSALINDE.

Tu peux te coucher, Nanine.

NANINE.

Bonne nuit, mademoiselle. (Revenant.) Ah! faudra-t-il aller quérir le notaire?

* Rosalinde, Nanine, Maxime.
** Maxime, Rosalinde, Nanine.

ROSALINDE.

Quel notaire?

NANINE.

Pour le testament de mademoiselle.

ROSALINDE.

Tu lui diras que je laisse mon bien à mon frère, qui est soldat aux gardes, et que je vous recommande monsieur le marquis.

MAXIME.

Je le prendrai dans mon régiment.

ROSALINDE.

Merci. (A Nanine.) Va.

NANINE.

Bonsoir, mademoiselle.

SCÈNE III

MAXIME, ROSALINDE.

MAXIME, adossé à la cheminée.

Votre testament?

ROSALINDE, assise sur le canapé près de la cheminée.

Hélas! oui, mon pauvre ami, je vous ai connu trop tard... je souffre horriblement.

(Elle essaye de tousser.)

MAXIME.

Oh! mon Dieu!

ROSALINDE, tristement.

Qui pensera à moi, qui me regrettera, personne! sur ma

tombe, je veux qu'on place de ces fleurs que monsieur Jean-Jacques Rousseau vient d'inventer.

MAXIME.

Des pervenches.

ROSALINDE.

Et une simple croix, avec ces seuls mots : Rosalinde, 1760.

MAXIME.

Oh ! mais cela ne sera pas, Rosalinde.

ROSALINDE.

Je vous ai affligé, pardonnez-moi ! Vous m'aimez donc?

MAXIME.

Si je vous aime ! tenez, ce soir, à l'Opéra, il y avait des gens qui disaient : La Rosalinde a bien dansé. La Rosalinde ! J'aurais voulu broyer ces gens-là ; votre nom dans toute autre bouche que la mienne me semble un blasphème, et je n'ose parler de vous qu'avec mon bon ange !

ROSALINDE.

Dites-moi ces choses-là à genoux, sur ce coussin.

MAXIME, obéissant.

C'est si bon d'aimer ! Je suis orphelin, Rosalinde, j'ai été élevé par ma grand'mère en Touraine, dans un château du temps des croisades, au milieu des armures de mes glorieux ancêtres frappés en Terre-Sainte. Tout cela était bien triste, et, le soir, en voyant du haut de la tourelle les amoureux cueillir des fleurs dans la campagne, je me sentais seul, et je rêvais ; je suis venu à Paris, je vous ai vue et maintenant j'existe ; mon vieux précepteur, qui n'y entend goutte, m'écrit que l'amour est un mensonge et un piége du démon. Et moi, je lui ai répondu : Vous vous trompez ! l'amour, c'est la croyance, c'est toute la vie, c'est un coin du ciel, c'est le

sourire de Dieu! N'est-ce pas que c'est moi qui ai raison! Ah! Rosalinde, je vous aime! je vous aime!!!

(Il couvre ses mains de baisers.)

ROSALINDE, se levant.

Vous avez là un insolent précepteur, mon ami. Tiens, Nanine a oublié le champagne.

(Ils descendent en scène.)

MAXIME.

Je n'avais jamais aimé; mais vous, vous avez aimé, Rosalinde?

ROSALINDE.

Moi, jamais; j'ai cru aimer; mais, voyez-vous, Maxime, je me ferais couper, de grand cœur, le petit doigt que voilà, et tout de suite, pour n'avoir jamais cru aimer. Vous êtes rêveur!

MAXIME, ému.

Non!

ROSALINDE.

Allons, riez, je le veux, colonel!

MAXIME, se relevant.

Appelez-moi Maxime comme tout à l'heure. Il y a si longtemps que l'on m'appelle colonel, j'étais au berceau quand on m'acheta un régiment; comme mon frère de lait était très-gourmand, ma nourrice lui disait toujours: Assez, Pierrot, c'est au tour du colonel. (Lui tendant la main.) Appelez-moi Maxime, Rosalinde.

ROSALINDE.

Cher Maxime! (Regardant la pendule.) Une heure du matin; nous allons souper, n'est-ce pas? Aimez-vous le champagne?

MAXIME, vivement.

Oui, mais n'en prenons pas.

ROSALINDE.

La raison?

MAXIME.

J'en ai bu une fois chez ma tante la présidente, et si vous saviez ce qui en est advenu?

ROSALINDE.

Parlez.

MAXIME.

Oh! je n'oserai jamais dire...

ROSALINDE.

Mais si fait... cela vous a rendu audacieux?

MAXIME.

Oh! oui, j'ai...

ROSALINDE.

Vous avez?...

MAXIME.

En dansant le menuet, j'ai pris ma cousine par la taille, et... et je l'ai embrassée...

ROSALINDE.

Tout cela?

MAXIME.

Ma grand'mère a pleuré et mon précepteur en a fait une maladie.

ROSALINDE.

Pour un baiser; est-on collet monté en province! Je vais chercher du champagne?

MAXIME.

Non... non...

ROSALINDE, riant.

Votre cousine n'est pas là, colonel, et votre précepteur n'en saura rien.

(Elle sort en riant par le fond.)

SCÈNE IV

MAXIME.

Qu'elle est jolie, quels yeux, quels traits divins, et dire que tous ces trésors sont presque à moi! car elle m'aime, elle m'aime, oh! (Écoutant.) Du bruit, dans cette serrure, à cette porte par où je suis entré, ah! mon Dieu! Mais si on me trouvait ici, ma présence pourrait compromettre Rosalinde; compromettre une femme, oh! jamais. Où me cacher, où?... Ah! sa chambre... oh!

(Il se cache dans un placard, entre la porte du fond et la fenêtre.)

SCENE V

LÉLIO, MAXIME, caché, puis ROSALINDE.

LÉLIO, ôtant son manteau et secouant son chapeau.

Ah! che tempo tremendo! Deux couverts, on m'attendait. Sur le point d'entrer en scène, j'apprends que la dauphine est indisposée, que le roi nous donne la clef des champs, je me jette dans un carrosse de louage, sans prendre le temps d'ôter mon rouge, et me voilà... Ah! Rosalinda mia, que tu vas être joyeuse... un souper fin.

(Il porte la table près de la cheminée.)

MAXIME, entr'ouvrant la porte.

Singulier personnage.

LÉLIO.

Les anciens dansaient devant leurs repas, imitons les anciens... Tra... la... la...

(Il danse autour de la table en faisant claquer ses doigts.)

MAXIME.

Il danse!

LÉLIO, voyant sur le meuble le manteau et le chapeau du marquis.

Tiens... tiens... tiens... (Il met le chapeau.) Ce placard est habité. La dauphine a eu le plus grand tort d'être indisposée... Deux couverts, on ne m'attendait pas. (Il va au placard, le ferme et met la clef dans sa poche.) Ma foi, tant pis, le repas est servi, à table... (Il se met à table du côté de la cheminée et se verse à boire.) Diable! du vin qui n'est pas de mon temps, encore.

ROSALINDE, rentrant par le fond et apportant du champagne. *

Me voilà, ne vous impatientez pas... je veux vous servir moi-même. Aimez-vous le perdreau ?

LÉLIO.

Vous savez bien que je préfère les bécassines.

(Il boit.)

ROSALINDE, anéantie.

Lélio!

LÉLIO, froidement.

Nous disions donc tout à l'heure?...

* Lélio, Rosalinde.

ROSALINDE.

Lélio !

LÉLIO éclate de rire.

Ah! ah! quelle mine effarée... Tu as peur, mignonne; tiens, on a japé dans cette armoire.

ROSALINDE, à part.

Il est là.

LÉLIO.

C'est Bruskino, ton petit chien des îles; je vais lui ouvrir.

(Il ouvre la porte.)

ROSALINDE.

Non! ah! je meurs!

(Maxime paraît.)*

LÉLIO.

Un homme, un homme qui se cache.

MAXIME, se mettant en garde.

Non, monsieur, un homme qui se bat.

LÉLIO, tirant son épée.

Un duel, per bacco, j'en suis. **

ROSALINDE.

Ah! arrêtez, Maxime. (Se jetant dans les bras de Lélio.) Mon frère. ***

MAXIME, laissant tomber son épée.

Son frère!

* Rosalinde, Lélio, Maxime.
** Rosalinde, Maxime, Lélio.
*** Maxime, Rosalinde, Lélio.

Digitized by Google

ROSALINDE.

Dont je vous parlais tout à l'heure, qui est dans les gardes.

LÉLIO, que Rosalinde tient embrassé.

Ah! le serpent!

ROSALINDE, la tête penchée sur la poitrine de Lélio, à voix basse et le caressant du regard.)

Ne dites pas non, Lélio, je vous en supplie. (A Maxime.) Mon frère, pour qui j'implore votre protection, colonel. (Lélio salue gravement.) * Allons, grand méchant frère, embrassez-moi.

LÉLIO, l'embrassant au front.

Rosalinde, vous êtes un grand homme.

(Il remet son épée dans le fourreau.)

ROSALINDE, bas à Lélio.

Venez. (Bas à Maxime.) Restez. (Haut.) Je monte chez Nanine. Vous, rentrez chez vous, vilain frère! (Bas à Lélio.) Demain je vous expliquerai tout... vous savez bien que c'est vous seul que j'aime.

LÉLIO.

Parbleu!

ROSALINDE, saluant Maxime.

Monsieur le marquis, vous pouvez partir. (Bas.) Ne vous en allez pas.

LÉLIO, à part.

J'ai envie de la mordre.

ROSALINDE, à part, avec haine.

Oh! ce Lélio! Demain je fais changer les serrures.

(Elle salue le marquis et sort par le fond, donnant la main à Lélio.)

* Lélio, Rosalinde, Maxime.

Digitized by Google

SCENE VI

MAXIME, LÉLIO, puis UN COCHER.

MAXIME, ramassant son épée et la remettant dans le fourreau.

Ce frère est arrivé là... d'une façon malencontreuse... Un instant j'ai cru que Rosalinde me trompait... Mais non ! Elle va revenir !... Elle m'a dit de l'attendre, et j'espère que désormais rien ne viendra troubler notre tête-à-tête.

LÉLIO, paraissant à la fenêtre.

Peut-on entrer ? *

MAXIME.

Hein ?

LÉLIO, descendant.

C'est moi, ne faites pas attention... En quittant Rosalinde... au lieu de monter dans ma voiture... je suis monté dessus. J'ai gagné un entresol... et me voilà !

MAXIME.

Mais si votre sœur...

LÉLIO, froidement, et passant devant lui. **

Ah ! à propos... Rosalinde n'est pas ma sœur.

MAXIME.

Quoi ?

LÉLIO.

Comment, vous avez cru ! (Éclatant.) Ah ! ah ! ah ! ah !

* Maxime, Lélio.
* Lélio, Maxime.

qu'il est beau d'être jeune! Ah! qu'il est beau, d'être jeune! Ah! que j'ai soif!

(Il se verse du champagne.)

MAXIME.

Vous n'êtes pas son frère?

LÉLIO.

Non, monsieur... Par la raison que la mère de la Rosalinde est ravaudeuse à l'Arche-Marion, et que la mienne vend des oranges de Palerme sous les arcades de Saint-Marc, à Venise.

MAXIME.

Alors, vous êtes...

LÉLIO.

Allons donc!...

MAXIME.

Vous mentez!...

(Il tire son épée.)

LÉLIO, riant.

Nous recommençons... A votre aise... *

(Ils ferraillent.)

MAXIME.

Ah! je vous tuerai...

LÉLIO.

Vous serez bien avancé.

MAXIME.

Vous tirez bien.

LÉLIO.

Mon père était bravo au service du comte de San-Giacomi. Il a même été pendu... Couvrez-vous, monsieur... j'ai de sa corde.

(Il se fend.)

* Maxime, Lélio.

MAXIME.

Paré !

LÉLIO.

Bien fait ! (S'arrêtant.) Pardon, M. le marquis, je fais une réflexion.

MAXIME.

Faites-la vite.

LÉLIO.

C'est un fait avéré que l'un de nous va tuer l'autre... N'avez-vous personne qui vous soit cher?... N'avez-vous pas un dernier adieu à adresser, un mot à écrire.

MAXIME.

Vous avez raison, monsieur... J'ai une sainte et digne femme qui m'a élevé...

LÉLIO.

Écrivez-lui... il le faut!... Je vous jure de ne pas m'enfuir par la fenêtre.

MAXIME, écrivant sur le petit guéridon à gauche.

« Madame, pardonnez-moi d'affliger votre vieillesse. »

LÉLIO, l'épée sous son bras.

A qui pourrais je bien écrire, moi?... Ah ! à mes créanciers... (Avec émotion.) Ce sont les seuls êtres qui s'intéressent à moi...

(Il prend à droite un album, papier, plume, s'assied sur le canapé à droite, et écrit sur son genou.)

MAXIME, écrivant.

« Assurez-vous que vous avez la dernière pensée de votre » fils... »

LÉLIO, écrivant.

« Coquins que vous êtes, mon seul regret est de ne pas » voir la mine piteuse que vous allez faire en apprenant par

» les gazettes que ma glorieuse existence a été tranchée
» dans son printemps. »

MAXIME, écrivant.

« J'étais le seul enfant que Dieu vous eût laissé. »

LÉLIO, écrivant.

« Du reste, mon intention bien arrêtée était de ne vous
» payer jamais... jamais... jamais!... »

(Il va prendre de l'encre et revient.)

MAXIME, écrivant.

« Je conjure Dieu de ne pas vous abandonner dans cette
» affliction nouvelle. Pardonnez-moi... »

(La plume tombe de sa main.)

LÉLIO.

« Je vais dire au diable de préparer pour vous de grandes
» chaudières où vous puissiez bouillir commodément... »

MAXIME, se levant.

J'ai fini.

LÉLIO, se levant.

J'ai écrit.

(Ils échangent leurs lettres.)

MAXIME, pensif.

Je suis à vos ordres, monsieur...

(Un silence.)

LÉLIO.

Très-bien! Mais, j'y songe... nous ne pouvons pas nous battre ainsi sans témoins...

MAXIME.

Qu'importe!...

LÉLIO.

Permettez!... Vous êtes gentilhomme! Si vous me tuez, M. le lieutenant criminel dira : « Il a tué ce drôle, tiens, tiens... » Et il n'en sera que ça comme oraison funèbre. Mais

Digitized by Google

moi, si je vous tue... j'irai en prison... par la raison... que je ne suis qu'un drôle... Tandis... qu'avec un témoin... Ah!...

(Il va à la fenêtre.)

MAXIME.

Que faites-vous?

LÉLIO.

J'ai notre affaire... (A la fenêtre.) Eh! l'homme!... Cocher!... monte sur ton siége!... Là... Entre!...

LE COCHER, apparaissant à la fenêtre.

A vos ordres...

LÉLIO.

Avance, tu vas nous servir de témoin...

LE COCHER.

Pour un duel?... je refuse.

LÉLIO.

Impertinent laquais!...

LE COCHER.

Pardon... messieurs... Je ne suis qu'un vilain, moi... et si l'un de vous deux est tué... c'est moi qu'on pendra!...

LÉLIO.

Il a raison!...

LE COCHER.

Je suis mieux sur mon siége.

(Il sort par la fenêtre.)

LÉLIO.

Vous le voyez, monsieur le marquis, il nous est impossible de nous battre... mais voyons... vous m'avez dit tout à l'heure que je mentais...

MAXIME.

Oui !... Rosalinde m'aime... Tenez, voici son portrait qu'elle m'a donné.

LÉLIO.

Monsieur, en voici deux dont elle m'a fait présent.

MAXIME.

Voici trois lettres.

LÉLIO.

En voilà six.

MAXIME, s'en emparant.

C'est impossible !...

(Il lit.)

LÉLIO.

Elle nous trompait.

MAXIME, chancelant.

Oh ! c'était vrai... mon Dieu !... mon Dieu !...

(Il retombe sur le canapé à gauche, la tête dans ses mains.)

LÉLIO, le regardant.

Pauvre enfant... (Allant à lui.) Pleurez, monsieur... tout le monde a versé ces larmes-là... ne les cachez pas .. J'ai eu dix-huit ans aussi, moi. J'étais à Venise, où je jouais les arlequins... (car pour Rosalinde, monsieur le marquis, vous venez de croiser le fer avec Lélio de la Comédie-Italienne.) (Il se met à cheval sur une chaise près de lui.) J'étais donc à Venise, et j'aimais... je fus trompé... naturellement... Oh ! cette nuit-là, ce que j'ai souffert... parce que, voyez-vous, on a beau jouer les arlequins, on a tout de même un cœur, des larmes, le désespoir enfin... (Essayant de sourire.) Je me jetai à l'eau... de misérables gondoliers me repêchè-

rent... Je ne m'y rejetai pas... Je pris le lendemain une seconde maîtresse... elle me trompa... naturellement... Je souffris... mais moins... La trahison de la troisième cessa de m'étonner, puis... les trahisons des autres ont fini par me faire rire... J'avais mis autour de mon cœur une petite cuirasse, contre laquelle venaient s'émousser tous les serments. Les femmes (comme celles que nous aimons, du moins) ressemblent à ces oiseaux charmants et insaisissables qui chantent un instant pour vous, puis s'envolent, et vont chanter pour d'autres... N'importe! pleurez-la comme moi, comme les autres, cette musique qui s'éloigne, car c'est la suave et éternelle chanson de la jeunesse et de l'amour!... bien heureux quand, comme vous, monsieur le marquis, on n'en est qu'au premier couplet.

(Il se lève.)

MAXIME.

Mais où est-il donc, l'amour?...

LÉLIO.

Hélas! il est si bien caché qu'il n'y a que ceux qui ne le cherchent pas qui le trouvent!... et ils gardent le secret de la cachette, les égoïstes!...

MAXIME.

Non!... l'amour n'existe pas!...

LÉLIO.

Si fait... mais il n'est pas ici, bien que son portrait soit sur les murs, sur les tapisseries... (Montrant un tableau.) Tenez... le voilà... il décoche une flèche à une belle nymphe poudrée... Est-ce assez ingénieux!... Vive votre cousine, car vous devez avoir une cousine, monsieur le marquis... je ne la connais pas, et je la vois d'ici .. une belle grande jeune fille, un peu raide, un peu gauche... qui ne possède en fait de tableaux qu'une sainte Cécile et Pénélope dé-

faisant sa fameuse tapisserie... C'est dans sa petite chambre que réside l'amour, c'est là qu'il faut l'aller chercher... et non chez Rosalinde... Mettons-nous à table.

(Il s'assied.) *

MAXIME, se levant.

Mais la constance...

LÉLIO, s'installant pour souper.

Oh! oh! la constance?... J'espère qu'un grand philosophe le dira plus tard... La constance est comme une vive démangeaison; avec défense de se gratter... mais... les Rosalinde grattent toujours... Vous riez!... Ah! vous êtes guéri... (Il découpe le perdreau et soupe.) Je vous demande pardon, monsieur le marquis... mais quand je joue, je ne dîne pas... et ma foi...

MAXIME.

Faites donc... (Marchant et s'animant.) Oui, Rosalinde est une coquette!

LÉLIO.

Oui.

MAXIME.

J'étais un sot!

LÉLIO.

Oui... (Vivement.) Non.

MAXIME.

Si fait... vous m'avez ouvert les yeux... Je suis enchanté de vous avoir rencontré.

LÉLIO, se versant.

Vous êtes mille fois gracieux...

* Lélio, Maxime.

Digitized by Google

MAXIME.

Mais je veux l'accabler de mon mépris... je veux...

LÉLIO, se levant.

Pourquoi cela?... A sa santé, au contraire... (Elevant son verre.) A la santé de Rosalinde!

(Ici Maxime s'arrête près de la table prend un verre de champagne que lui présente Lélio et boit.)

MAXIME.

Je ne me serais jamais consolé de vous avoir tué.

LÉLIO, se rasseyant.

Peste!... ni moi non plus.

MAXIME, s'asseyant près de la table, en face de Lélio.

Ah! vous êtes l'acteur Lélio... Eh bien, vous êtes un charmant compagnon... J'irai vous voir jouer demain.

LÉLIO.

Monsieur le marquis, je jouerai pour vous.

MAXIME.

Donnez-moi donc cette aile de perdreau?

LÉLIO.

Très-volontiers.

MAXIME, soupant.

Est-ce que vous avez de jolies filles dans votre compagnie?

LÉLIO.

Oh! des yeux... petits comme cela... et des pieds... grands comme ça.

MAXIME.

Je leur ferai la cour. Sont-elles sages?

Digitized by Google

LÉLIO.

Elles le deviendront!

MAXIME, riant.

Ah! ah! ah! un verre de champagne, je vous prie.

LÉLIO.

C'est charmant! Ah! déchirons votre lettre...

(Il la déchire.)

MAXIME.

Et la vôtre?

LÉLIO.

Non... pas la mienne... Je l'enverrai avec une chanson de ma façon.

MAXIME.

Au fait, vous êtes poëte... et musicien...

LÉLIO.

Un poco, signor... voulez-vous entendre un air en situation, la chanson de Polichinelle?

(Il chante.)

Air nouveau de Couder.

I

Colombine délaissa
Ce pauvre Polichinelle,
Qui, pleurant son infidèle,
Le cœur tourmenté s'en va.

Tra déri déra,
L'histoire n'est pas nouvelle,
Faisons pour une infidèle,
Tout comme Polichinelle.
Tra déri déra.

II

Pulcinella se jeta
Dedans l'eau d'un air féroce,
Voilà-t-il pas que sa bosse
Dans l'eau fit qu'il surnagea.

Tra déri déra,
L'histoire n'est pas nouvelle,
Faisons pour une infidèle,
Tout comme Polichinelle.
Tra déri déra.

III

Or, Pierrot le rencontra :
— Où vas-tu, Polichinelle ?
— Je m'en vais chez Isabelle ;
Elle me consolera.

Tra déri déra,
L'histoire n'est pas nouvelle,
Faisons pour une infidèle,
Tout comme Polichinelle.
Tra déri dera.

IV

— Mais si plus tard celle-là
A son tour est infidèle ?
— Hélas ! dit Polichinelle,
J'irai chez la Térésa.

Tra déri déra,
L'histoire n'est pas nouvelle,
Faisons pour une infidèle,
Tout comme Polichinelle.
Tra déri déra.

(Maxime, qui se verse à boire en soupant toujours, chante le refrain avec Lélio, à partir du troisième couplet.)

Digitized by Google

MAXIME, se levant.

Oui, il a raison, Polichinelle... Et toi aussi, Lélio! (Jetant sa serviette sur la table.) C'est égal, Rosalinde t'a trompé pour moi, donc, je suis aimé.

LÉLIO, se levant.

Pardonnez-moi, monsieur le marquis, Rosalinde me trompe pour vous, donc, elle m'aime.

MAXIME.

Hé! comment arranges-tu cela?

LÉLIO.

Si elle ne m'eût pas aimé, elle me l'eût dit tout net... Mais non, elle prend mille précautions, elle invente mille ruses et les gros mensonges de tout à l'heure : donc, elle tient à moi, elle prend la peine de me tromper... donc elle m'aime... Je connais le cœur humain, monsieur le marquis, j'ai tant voyagé!

MAXIME.

Tu es fou.

LÉLIO.

Vous doutez?...

(Il va à la glace, ôte son rouge avec son mouchoir, défait ses cheveux et donne un certain désordre à ses vêtements.)

MAXIME.

Que fais-tu?

LÉLIO.

Je veux vous confondre... Hélas, monsieur le marquis, encore une illusion qui va tomber, pauvre hirondelle blessée!

MAXIME.

Je ne comprends pas.

LÉLIO.

Povero! Rosalinde va venir.

Digitized by Google

MAXIME.

Comment?

LÉLIO, agitant vigoureusement le cordon de la sonnette.

Voici! maintenant, cachez-vous là dans ces rideaux.

MAXIME, se cachant dans les rideaux de la fenêtre.

Encore!... allons!

LÉLIO, il baisse un peu la lampe.

Vite... vite... à votre poste... et moi... au mien!...

(Il s'étend sur le canapé de droite, les bras pendants, la tête renversée. — Entre Rosalinde, une lumière à la main.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROSALINDE.

ROSALINDE. *

Le marquis est là!... (Lélio fait entendre un gémissement.) Ah!... mon Dieu!

LÉLIO, d'une voix faible.

Rosalinde!... à moi!

ROSALINDE.

Lélio!

LÉLIO, se soulevant avec peine.

Vous m'avez mis à la porte... je suis rentré par la fenêtre... Le marquis était là... et blessé par lui... pour toi .. Oh!... je le haïssais... cet homme... de tous les souvenirs de notre amour!

* Rosalinde, Lélio.

Digitized by Google

ROSALINDE.

Blessé !

LÉLIO. *

Oh ! ce n'est pas ma blessure qui me tue... c'est le doute... car tu étais là... près de lui. Oh ! elle ne m'aime pas !...

ROSALINDE.

Mon Lélio !...

LÉLIO.

Oh ! cette maisonnette... cachée dans les arbres et dans les fleurs... cette douce retraite... que nous rêvions pour nous... Mais, non, tu l'aimes...

(Maxime entr'ouvre les rideaux.)

ROSALINDE.

Je n'aime que toi... mon Lélio, mon Léandre, mon artiste !...

LÉLIO.

Mais... lui... lui... cet homme !...

ROSALINDE.

Le marquis de Chastenay !... un petit sot... (Maxime referme les rideaux.) Je n'y ai pas pensé une seconde fois.

LÉLIO.

Ah !... Je m'affaiblis...

ROSALINDE.

Je vais sonner Nanine...

(Elle sonne.)

LÉLIO.

Non... cette eau de Hongrie... là... dans ta chambre, me ranimera.

* Lélio, Rosalinde.

Digitized by Google

ROSALINDE.

Oui... Oh ! mon Lélio. Je savais bien que c'était toi que j'aimais !...

(Elle entre dans la chambre, pan coupé à gauche.)

SCENE VIII

LÉLIO, MAXIME.

(Lélio, qui épie sa sortie, se lève prestement en faisant une gambade.)

LÉLIO.

Vite ! à vous.

MAXIME, apparaissant.

Oh ! c'est indigne !

LÉLIO.

Vous vous indignerez plus tard. A votre tour... là... sur ce canapé.

MAXIME.

Pourquoi ?

LÉLIO, le faisant asseoir.

Vous êtes blessé !... Vite... vite donc...

(Il rentre derrière les rideaux.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROSALINDE,* puis NANINE.

ROSALINDE, accourant avec un flacon.*

Tiens !... respire, mon Lélio. (Voyant Maxime sur le canapé.) Ah !...

* Rosalinde, Maxime.

MAXIME.

Blessé... blessé !...

ROSALINDE, interdite.

Mais lui... Lélio... où est-il ?

MAXIME, se levant.

Il m'a blessé... Mais je l'ai tué...

ROSALINDE.

Hein ? De qui se moque-t-on ici ?...

LÉLIO, paraissant.

Devinez, Rosalinde. (Riant.) Ah ! ah !

ROSALINDE. *

Ah ! c'est infâme !... Je me vengerai.

LÉLIO.

De qui ? de moi, que vous aimiez... et que vous trompiez ?

ROSALINDE.

Lélio !

MAXIME, se levant.

De moi, madame, qui vous aimais... et que vous trompiez ?... Ah ! vous avez raison... j'étais un sot...

ROSALINDE.

Maxime !

(Lélio et Maxime remontent.)

L'orchestre reprend en sourdine le motif de la chanson chantée par Lélio.

NANINE, entrant en costume de nuit et de la lumière à la main.

Madame a sonné?

* Lélio, Rosalinde, Maxime.

LÉLIO *

Oui... Tu vas nous éclairer.

(Il se coiffe et s'enveloppe de son manteau.)

MAXIME, jetant la petite clef aux pieds de Rosalinde. — Avec émotion.

Adieu, madame. Croyez-moi, ne jouez plus avec l'amour... cela fait trop de mal... Je vous pardonne... Adieu... pour toujours...

(Il fait un pas pour sortir.)

LÉLIO, jetant aussi sa clef.

Addio, Rosalinda. Vrai, tu aurais dû me prévenir... Ah! entre camarades!... Addio, cara... per sempre!...

(Ils sortent.)

ROSALINDE.

Ils pensent m'humilier. Nanine, je vais souper. Découpe...

NANINE. **

Ah!... madame... ils ont mangé le perdreau!

ROSALINDE.

Oh! les lâches!

* Maxime, Rosalinde, Nanine, Lélio.
** Nanine, Rosalinde.

FIN

N.° d' invent: ~~145~~ 31085

Digitized by Google